



« Voici ma réponse », dit Flore. (Page 458.)

qui se trouvait à côté de moi, me demanda tout à coup : « La pêche a-t-elle été fructueuse, monsieur ? » — « Je vous crois, lui répondis-je, cela n'a jamais marché si bien. » — S'il avait su !... »



« J'ai vu de malheureuses mères, qui n'avaient pas de quoi manger, être vexées que je ne voulais rien accepter. Ma femme, qui à cette époque était ma fiancée, était étonnante d'endurance ; à titre d'exemple, je vais vous citer les localités par où nous passâmes un jour pour distribuer ; notez que, dans chacune d'elles, nous eûmes à remettre et à recevoir des billets : Auderghem, Genval, Rixensart, Bourgeois, Waterloo, Braine-le-Château, Rhode-Saint-Genèse et Grande-Espinette. »

Combien d'autres extraits pourrions-nous publier encore !

Les Allemands redoublèrent de vigilance et les courriers courèrent de grands dangers. En voici la preuve :

« M^r C... fut arrêté le 21 juillet 1915, pour avoir manifesté trop bruyamment son opinion et avoir crié : « Vive la Belgique » lors de l'arrestation de trois demoiselles habillées aux couleurs nationales. Il venait de me quitter, porteur de « mots » mal remplis quant aux adresses, et de billets blancs, pour faire recommencer par les intéressés. Arrivé à la Kommandantur, il s'efforça de se défaire de ces

« mots », et y parvint, en simulant une indisposition passagère; après de multiples instances auprès de la garde, il se vit autorisé de se retirer un moment, dont il profita pour se défaire des billets compromettants. Il évita par sa présence d'esprit de grands ennuis aux familles dont les noms se trouvaient sur ces billets. »

« Deux fois, les Boches ont bouleversé toute ma maison, mes sentiments patriotiques étant suffisamment connus par la population et par suite par la soldatesque logée ici. Ils n'ont, toutefois, rien découvert.

Un jour que je venais de *bourrer* mon portefeuille de « mots du soldat », chez le curé, celui-ci me dit de cacher plus soigneusement ces dangereux papiers. Je les remisai en partie dans mon chapeau, en partie dans mes souliers. Au passage à niveau, sur dénonciation, je pense, un Boche me fait entrer dans la gare visiter mon « passe », me *vérifie mon portefeuille*, me fait passer à B..., à la gendarmerie, que je menaces des foudres du Kreischef, que je prétendais bien connaître (pour avoir été une fois en rapport avec lui pour une question de pommes de terre). Je fus relâché et je ne fus plus inquiété. »

Ceci suffira amplement pour donner au lecteur une idée de l'utilité de l'Œuvre et du dévouement des collaborateurs anonymes. Il se représentera donc sans peine les efforts mis en œuvre par Goldsmith pour obtenir de Gabrielle des renseignements qui eurent pu être précieux, pensait-il non sans raison.

Y a-t-elle collaboré? Nul ne le sait, mais il est, en effet, probable qu'elle fut du nombre des 900 personnes qui se dévouèrent.

On peut cependant affirmer qu'elle en connaissait l'existence, mais toutes les questions posées par Goldsmith restèrent vaines. Elle ne dit rien.

* * *

Les Allemands essayèrent par tous les moyens de lui faire parler, connaissant l'importance de leur capture. Gabrielle était en leur pouvoir, mais ce fut tout.

Ses bourreaux pouvaient la torturer moralement, l'exténuer par des interrogatoires interminables, par la faim, par la menace de la mort. Rien n'y fit. Même le moutonnage échoua.

Devant cette ferme attitude, les Allemands sont au comble de l'irritation. Ils voyent, ils sentent que jamais ils n'obtiendront de cette jeune fille le moindre mot, le moindre indice de nature à leur donner ne fut-ce qu'un soupçon. Rien, rien, toujours rien.

En désespoir de cause, ils décident de la référer au Tribunal militaire, qu'ils appelaient pompeusement la Cour de justice !

Comme dernière humiliation, ils proposent de lui donner un défenseur allemand.

Elle refuse.

— Si vous ne me donnez pas un avocat belge, dit-elle, je refuse d'être défendue. Après tout, pourquoi prendrais-je un défenseur ? Ma condamnation doit être écrite d'avance. Cessez cette parodie de la justice !

— Ah, vous voulez faire la forte tête ! Nous verrons bien si elle sera encore si forte quand elle roulera dans le fossé ! railla le Boche, blanc de colère. Gardes, emmenez la prévenue !

Gabrielle lui jeta un regard de souverain dédain et rentra dans sa cellule, laissant Goldsmith, écumant de rage impuissante.

Cette fois, elle ne serait plus interrogée, avant de paraître devant le Conseil de guerre.

XXXII.

Quelques jours avant qu'elle serait appelée à comparaître devant ses juges, Gabrielle reçut une visite, à laquelle elle ne s'attendait guère.

Quel ne fut pas son étonnement quand en la visiteuse introduite dans sa cellule elle reconnut Flore !

Elle fit un effort pour vaincre son dégoût.

— Que voulez-vous de moi ? dit-elle à Flore. Venez-vous contempler votre œuvre ?

— Savez-vous donc qui je suis ?

— Je vous ai assez vue pour le savoir !

— Cependant, j'ai bien changé ces derniers temps, reprit Flore.

— Oui, vous paraissez être malade.

— Et je le suis.

— Cela ne m'étonne pas. Votre vie....

— Oui, c'est ma vie qui me tue.

— Vous le savez donc ? Malheureuse....

— Oh, oui, plaignez-moi, je ne suis qu'une malheureuse.

— Vous le reconnaissez, maintenant que le mal est fait ?

— Oh, oui.... Les Allemands m'envoient près de vous, pour vous inciter à parler. Je sais bien que c'est peine perdue, mais je suis venue quand même pour vous dire toute mon admiration....

— A quoi bon ? Si vous approuvez ma conduite, pourquoi n'abandonnez-vous pas la vôtre ?

— Si seulement je le pouvais !

— Vous le pouvez !

— Non, je ne le puis pas. Je ne suis plus qu'une dépravée, une épave, esclave de la boisson et du vice. Mon corps ne vit plus que par l'opium, le vin ou l'absinthe et d'autres poisons, qui tuent, lentement, mais sûrement.

— Pauvre, pauvre Flore !

— Oh, je suis tombée au dernier échelon, je le sais.... Déjà, je vois le gouffre, il m'attire.... Mademoiselle Petit, le 3 mars vous comparâtes devant le Conseil de guerre.

— Je savais que ce ne serait plus long. Je suis prête....

— Oh, combien je vous admire ! Mais c'est inutile. Voyez, ils m'envoient près de vous, mais je ne leur obéis plus.

— Flore, fuyez-les, abandonnez ce travail déshonorant. Entrez dans un institut, allez voir un prêtre et confessez-lui vos péchés. Il vous aidera par ses conseils et son secours, et Dieu aura pitié de vous, dans sa bonté éternelle.

— Croyez-vous que j'ose encore prier ? Ah, combien de malheureux soupirent dans les geôles allemandes par ma faute ! J'ai servi l'ennemi. Pourquoi ? Pour de l'argent, des boissons, pour les jouissances défendues et coupables. Je ne devrais même pas vous souiller par ma présence.... Vous êtes une sainte....

— Le pardon existe pour toutes les fautes, reprit Gabrielle, d'un ton grave. Faites pénitence. Vous avez ruiné votre santé, détruit votre corps....

— Oui, je suis malade.

— Mais vous avez encore une âme, Flore, une âme immortelle. Sauvez-la !

— Je suis au pouvoir du démon.

— Mais le pouvoir de Dieu et Sa bonté sont plus grands que les puissances de l'enfer. Convertissez-vous, rompez vos relations coupables et allez confier vos peines à un prêtre. Il vous conseillera, vous encouragera. Vous avez la contrition, n'étouffez pas la voix de votre conscience !

Ainsi parlait cette jeune fille, qui, quelques jours plus tard, paraîtrait elle-même devant ses juges. Elle ne s'occupa d'elle, mais dépensa toute son éloquence, tout son pouvoir persuasif, à sauver une

âme des griffes du démon, après avoir sauvé tant de vies des griffes de l'opresseur.

Quelle noblesse de cœur, quel amour du prochain ! Elle ne connaissait pas la haine, elle oublia les méfaits des autres pour ne penser qu'à soulager leurs peines, à les aider. Elle voulut sauver une âme.

Montrant le petit crucifix qu'elle portait à son cou, elle dit :

— Jésus, dans sa bonté, pardonna au larron et lui promit d'entrer avec Lui dans le royaume des cieux.

— Oh, vos paroles sont celles d'une sainte. Mais je ne....

Elle n'acheva pas sa phrase et se rua sur la porte, qu'elle se mit à frapper à coups redoublés, martelant le lourd battant de ses poings menus.

— Restez, je veux vous parler encore, dit Gabrielle.

Mais Flore n'écouta plus. Elle avait entendu les pas du cipier, qui se rapprochait.

Une seconde après, la porte s'ouvrit et Flore s'élança dans le couloir, éperdue.

Elle reçut l'ordre de se rendre immédiatement chez Petermann, qui s'occupait de nouveau de l'affaire, dans l'espoir de damner le pion à ses collègues de la rue Berlaimont.

Une auto la conduisit au bureau.

Quand elle entra, Petermann et Diedrich étaient assis tous deux derrière leur table de travail, ce dernier le nez enfoui dans un tas de paperasses, plus morose que jamais.

— Comment, déjà de retour ? fit Petermann, étonné de revoir Flore, alors qu'il la croyait en train de talonner sa victime.

— Oui....

— Eh bien ?

— Rien.

— Vous allez vite en besogne !

— C'est inutile, elle ne dira rien.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'elle n'est pas une femme comme les autres....

— Bah, en voilà encore une qui est touchée de la grâce !

— Oh, vous pouvez rire si vous le voulez, mais je vous dis, moi, que cette femme est une sainte. J'ai dû partir précipitamment, car elle m'aurait fait éclater en sanglots.

— Elle vous a sermonnée, hein ?

— Ne blasphémez pas. Si l'on ose condamner cette jeune fille, on commettra un crime.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? Vous aussi, vous voilà devenue humanitaire. C'est comme Diedrich : il a renvoyé sa fiancée à cause de moi et, maintenant, il fait une tête qui ferait peur au diable. Et vous, vous venez ici prendre la défense d'une inculpée ! Je ne connais plus mes meilleurs collaborateurs !

— Je vous répète que mademoiselle Petit est une sainte et qu'il est inutile de m'envoyer encore près d'elle.

— Je ne crois pas aux saints. Donc vous n'avez rien fait ?... C'est du beau !

— Qui pourrait la faire parler ? Toute votre organisation allemande en serait incapable !

— Mais vous, vous qui étiez une de ses amies, vous n'aviez qu'à suivre mes indications et elle aurait parlé, j'en suis convaincu.

— Je vous dis que non....

— Mais vous n'avez pas suivi mes conseils. Je vous avais si bien dit d'évoquer vos anciennes relations, de lui dépeindre toute l'horreur de mourir si jeune, alors que la vie est si belle, et qu'elle pourrait vivre encore si elle consentait à nous donner les quelques noms qui nous manquent. Vous auriez pu l'assurer qu'elle serait libérée même, à ces conditions.

— Je sais tout cela, mais, quand on est en sa présence, on se sent désarmé ; elle est la plus forte, parce qu'elle est une sainte.

— Aha, quelles blagues ! Si je pouvais seulement faire ce que je voudrais, elle demanderait grâce à genoux !

— Oh, je suis mauvaise, mais je reconnais qu'il y a des gens honnêtes, et de grandes âmes !

— Moi pas !

— Parce que vous valez encore moins que moi !

— Taisez-vous, ne venez pas me faire la leçon à présent. Un mot de plus et je vous fais enfermer dans un institut.

— Aha, osez-le ! Osez-le ! Si vous faites cela, je vous tue !

Flore s'avança sur lui d'un air si menaçant que Petermann eut peur. Il recula.

— Dois-je appeler la garde ? dit-il.

— Osez-le donc et vous verrez ! Aha, vous croyez qu'après m'avoir perdue vous pourriez vous débarrasser de moi quand cela vous plairait ? Pas ça, monsieur Petermann ! cria la malheureuse.

Elle frappa la table de grands coups de poings, que les encriers en sursautèrent.

— Essayez donc, cria-t-elle, essayez donc de me mettre à l'ombre ! Vous aurez de mes nouvelles !

— Alors, faites votre service et ne venez pas ici, larmoyante, défendre les prisonniers que vous devez interroger !

— Je ne sais ni ne veux interroger mademoiselle Petit. Je ne le puis, ni moi, ni vous non plus ! Elle est plus courageuse que vous tous réunis. Je vous dis les choses telles qu'elles sont. Après cela, faites ce que vous voulez....

Et Flore partit.

Durant toute cette scène, Diedrich n'avait pas levé la tête.

— Elle a encore pris de la cocaïne, grommela Petermann. Nous devons la mettre à l'ombre. Flore a fini. Et vous, Diedrich, avez-vous aussi fini ? Êtes-vous aussi sous l'influence de cette sainte ? Il me semble que vous n'en êtes pas bien loin de toute façon....

— Et je ne suis pas le seul. D'autres encore ont du respect pour mademoiselle Petit.

— Je sais bien que, hier soir, quelques officiers ont fait son éloge. Mais ils ne sont pas responsables de la tranquillité de Bruxelles. Dans ces conditions, il est facile de juger les actes d'un autre. Mais si le grand quartier général se rend compte que ses plans d'attaque sont éventés, les réclamations retombent sur nous. Et alors, que faut-il répondre ? Faut-il les laisser parler ?

— Je ne dis pas cela ; seulement, je pense que l'Allemagne se fera plus de tort que de bien si cette jeune fille est exécutée !

— Si nous gagnons la guerre, tout le monde nous respectera et personne n'osera ouvrir la bouche, sinon pour nous flatter. Or, pour vaincre, il faut être sévère. Voilà mon idée !

Petermann était furieux et aurait volontiers menacé Flore et Diedrich de mesures de représailles, mais il avait peur parce qu'au fond il n'était qu'un lâche. Il en voulait surtout à Diedrich, parce qu'Elsa était partie si précipitamment de Bruxelles, et Diedrich eut soin de ne pas lui révéler la véritable raison de ce départ. Mais Petermann savait qu'elle était partie. Son nom se trouvait sur la liste de voyageurs ayant quitté la ville par la gare du Nord.

Or, le bandit avait escompté de mettre la main sur la jeune fille, grâce à son influence sur Diedrich, et, à la rigueur, par des menaces de renvoi au front, pour faire d'Elsa une de ses créatures.

Voilà les misérables qui régnaient en maître à Bruxelles et qui influençaient la magistrature allemande !

* * *

Ce soir-là, Flore avait donné rendez-vous à un petit lieutenant d'un des bureaux de la rue Berlaimont, qu'elle rencontrait souvent. Il était riche, fils de famille et dévergondé jusqu'à la moelle des os. Pour ses amis et relations, il était un brillant officier, qui défendait vaillamment l'honneur de la grande Allemagne; en réalité, il n'était qu'un vulgaire embusqué, qui ne risquait sa peau que pour autant que l'air malsain d'un bureau et le poison des vices, auxquels il donnait libre cours, pouvaient être un danger pour sa santé déjà à demi-ébranlée par l'absinthe et sa vie débauchée.

Flore et lui se rendirent au restaurant, où ils soupèrent copieusement et burent encore davantage.

Malgré sa toilette voyante et son air aguichant, la femme était d'humeur massacrant et le lieutenant ne lui cachait pas son mécontentement.

— Qu'as-tu donc, ce soir ? dit-il. On dirait que tu reviens d'un enterrement ! Quelle tête !

— Laisse-moi tranquille....

— Ah non, par exemple, tu vas me faire une autre tête, sinon je te flanque dehors !

— Me flanquer dehors ? Encore un !

— Oui, ... je suis à Bruxelles pour m'amuser et non pour venir voir ton air piteux. Autour de nous, je ne vois que des yeux moqueurs. Mes camarades pensent que tu me boudes ou que je dois me prêter à toutes tes fantaisies pour gagner tes bonnes grâces !

— Que veux-tu que cela me fasse ? Je m'en bats l'œil, moi, de ce que pensent tes camarades. Ce ne sont quand même que des êtres vulgaires et vils.

L'officier devint rouge de colère.

— Des êtres vulgaires dont tu recherches les faveurs !

— Oui....

— Pour la galette ?

— Et pour la bonne chère, mais cela ne vous rend pas meilleurs.

Oh, vous êtes mauvais, vous ; peut-être bien que vous êtes fiancés. Celles-là alors sont bonnes pour vous servir, là-bas, en Allemagne, mais moi, vous ne m'y oseriez pas montrer !

— Tu es folle, ce soir.... Pars seulement !

— Non, je ne partirai pas !

— Nous allons le voir.

— Nous le verrons !

— Faut-il que j'appelle les garçons pour te faire jeter à la porte ?
Ou pars-tu seule ?

Flore se leva et, folle de rage, administra à l'Allemand une maîtresse paire de gifles.

— Voilà ma réponse, dit-elle.

Puis, avant qu'il eut le temps de revenir de sa stupeur, elle prit une bouteille et la lui cassa sur la tête.

De toutes parts, on entendit des cris d'effroi; des femmes s'évanouirent, tandis que d'autres officiers se portèrent au secours de leur camarade.

Celui-ci gisait sur le sol, le crâne ouvert et saignant abondamment.

Flore regardait, impassible. Dans ses yeux brillait une étrange lueur.

— Il est blessé, blessé pour la patrie ! cria-t-elle en allemand. Oh, le brave ! Demain, vous pourrez le lire dans vos journaux, en Allemagne. Mais c'est une fille de Bruxelles qui l'a blessé ! Aha, il voulait me faire jeter à la porte parce que je ne riais pas sur commande. Vous tous, bande de vauriens, vous trompez votre femme ou votre fiancée.... Vous, prudes fils de la prude Allemagne ! Vous faites la guerre, noyés dans le champagne et les vins, et vous croyez que nous sommes-là pour être vos esclaves....

— Elle est devenue folle....

— Elle a pris de la coco....

— C'est une aliénée....

Tout le monde criait pêle-mêle, tandis que l'on transportait le lieutenant, sans connaissance.

Les garçons du restaurant maîtrisèrent Flore, malgré la résistance acharnée qu'elle leur opposait, et l'enfermèrent dans une chambre.

Les officiers se réunirent et délibérèrent hâtivement. La salle leur était réservée et il ne s'y trouvaient pas d'autres civils, sauf quelques femmes, introduites par les officiers. Les civils d'ailleurs ne fréquentaient pas la maison, qui avait la réputation d'être le rendez-vous des Boches.

Ceux-ci voulurent à tout prix étouffer l'affaire, pour éviter un

scandale, sinon la presse étrangère s'en emparerait et une enquête sévère serait ouverte.

Déjà certains d'entre eux craignaient que l'incident viendrait aux oreilles de leurs amis en Allemagne, et il ne fallait pas que ceux-ci sachent qu'ils s'amuserent ici, à Bruxelles, alors que l'on croyait qu'ils se battaient en braves. Aussi plusieurs officiers s'éclipsèrent sans mot dire.

Flore s'était couchée sur un canapé; quand on vint pour la chercher, elle s'était évanouie. A côté d'elle, par terre, se trouvait un petit flacon. Un médecin, présent parmi les officiers, s'approcha, ramassa le flacon et, se l'étant mis sous le nez, il dit gravement :

— Du poison !

Puis il se pencha sur la malheureuse et l'examina.

— Bah, ce sera l'éternelle histoire, reprit-il; elle s'est suicidée. Il faut la transporter immédiatement à l'hôpital.

Cette même nuit, Flore mourut, sans avoir repris connaissance.

Elle avait prédit sa fin lorsqu'elle répondit à Gabrielle qu'elle ne pouvait plus abandonner la triste vie qu'elle s'était faite. Après toute la fictive gaiété produite par l'intoxication des poisons lents, mais sûrs, qu'elle avait pris, la réaction était venue et, avec elle, l'humeur sombre et les idées noires, qui devaient fatalement la conduire à sa triste fin.

Personne ne suivit le cadavre de Flore à sa dernière demeure, quand elle fut enterrée, le matin de bonne heure, dans un coin perdu du cimetière. Le scandale était enterré en même temps qu'elle.

L'officier allemand, victime de sa morgue, eut une longue convalescence, mais il eut la vie sauve. Le déshonneur d'être mort dans une maison de nuit réputée de Bruxelles lui fut épargné, ainsi qu'à ses proches, et rien ne fut éventé pour sauver la réputation et l'honneur de l'armée allemande.

Petermann, qui connut l'affaire dès le lendemain, dit cyniquement à **Diedrich** :

— Flore a eu l'élégance de nous quitter au bon moment.

Diedrich le regarda d'un air interrogateur.

— Ne me comprenez-vous pas ?

— Non.

— Elle est morte !

— Flore, morte ?

— Cela vous effraye-t-il ?

— Je n'en reviens pas !

— Allons donc ! Qu'est-ce que la mort d'une Flore ? Une vermine de moins sur la terre. Au moins, elle a eu la sagesse de se tuer elle-même ; c'est une peine qu'elle nous évite. N'était-elle pas finie ?

Diedrich eut froid en entendant ces paroles. Une fois de plus, il se rendit compte de toute l'étendue de la monstruosité de cet homme. Herder devint encore plus sombre qu'avant. Il se demandait comment Flore aurait pu venir à sa fin, mais il ne voulait pas interroger cette brute, car il appréhendait la manière cynique dont Petermann lui aurait narré l'histoire. Toute la matinée, il continua à songer à cette disparition aussi soudaine qu'inattendue. Et lui, n'était-il pas sur la même pente ? Ne mourrait-il pas comme elle, un jour, avec sa conscience chargée de crimes ou de complicité dans le crime ?

L'après-midi, Petermann ne revint pas. En dépouillant les rapports secrets parvenus au bureau et relatant les incidents de la veille, Herder remarqua soudain un document portant le nom de Flore. Nerveusement, il se mit à le lire ; toute la scène y était racontée fidèlement et tous les noms des officiers présents à la scène s'y trouvaient.

Diedrich se sentit pâlir. Il eut peur, peur de l'avenir, parce qu'il se sentait pris dans l'engrenage. Et il se dit, non sans raison, qu'il aurait aussi bien que l'officier pu devenir la victime de la rage de Flore. Ce fut cela qui l'effraya le plus.

XXXIII.

— Demain, vous vous rendez à l'audience. Vous vous tiendrez auprès de la garde.

Diedrich regarda Petermann d'un air inquiet. Il avait tant espéré de ne pas devoir être présent aux séances du Conseil de guerre qui s'occuperait de l'affaire Gabrielle Petit. Et voilà que son chef le désignait lui-même !

— Ne pouvez-vous m'exempter de ce service ?

— Et pourquoi donc ?

— Vous le savez bien.

— Parce que vous avez du respect pour cette fille ? Eh bien, votre respect changera peut-être en admiration, car elle donnera bien de fières réponses au président !

Diedrich sentait que son chef voulait le narguer et qu'il prenait un plaisir diabolique à le faire souffrir.

— D'ailleurs, continua Petermann, vous êtes inscrit comme témoin.

— Comme témoin ? Moi ?

— Evidemment. Ne l'avez-vous pas suivie? J'espère que l'on vous interrogera, alors nous pourrons voir si vous êtes un lâche ou un soldat allemand.

— Un soldat allemand ne peut donc plus avoir du respect ou de l'admiration pour un ennemi, même vaincu?

— Vous devenez réellement trop arrogant depuis quelques jours.

— Je vous dis mon opinion. Cela ne s'appelle-t-il pas de la franchise?

— On ne vous en demande pas tant. Vous venez défendre ici une espionne,... une femme qui a fait tuer, Dieu sait combien de vos camarades! N'avez-vous pas honte? Prenez garde, mon garçon, vous jouez avec du feu,... avec le feu du front!

Herder se tut.

— Le président du Conseil vous félicitera peut-être de votre belle conduite pour avoir découvert cette criminelle, continua Petermann en ricanant. Aha, pourvu que l'on la fusille. Elle le mérite, car elle ne regrette même pas ses actes, sinon elle parlerait, et elle se tait, l'entêtée!

— A quelle heure dois-je être là? demanda Diedrich.

— Vous voulez dire par là que je n'ai qu'à me taire, hein? répliqua Petermann, rageusement.

— Oh, à quoi bon de parler encore d'une prisonnière qui sera jugée demain?

— Parce que je veux savoir si je puis encore avoir confiance en vous.

— Celui qui respecte un ennemi devient donc un être suspect?

— Parfaitement.

— Je ne suis pas de votre avis, monsieur.

— Vous n'avez pas à émettre d'avis. Le mien doit vous suffire. Vous êtes à mon service et vous agirez comme je vous dirai de le faire, sans qu'il soit nécessaire que vous soyez du même avis.

— Eh bien, je vous demande encore à quelle heure je devrai être là?

— A neuf heures, imbécile!

— Merci.

Et Diedrich se pencha sur son travail. Il dut se maîtriser, car il eut volontiers sauté à la gorge de cette brute.

— Nous verrons comment vous vous conduirez, demain, dit Petermann pour finir. Et, maintenant, laissez-moi seul. Vous pouvez rentrer chez vous.

Diedrich se leva, salua et partit sans ajouter un mot.

Il n'était que quatre heures et sur les boulevards il y avait un mouvement inaccoutumé. D'innombrables militaires se promenaient, hautains, regardant les civils d'un coup d'œil méprisant. Mais Diedrich enviait le sort de ces civils. Ils étaient innocents, eux, au sort qui attendait celle qui serait jugée le lendemain. Ils avaient la conscience tranquille.

— Mais je n'irai pas au Conseil de guerre, demain, se dit Herder. Je ne sais pas déposer contre une pareille héroïne, je ne veux pas recevoir de compliments du président, je ne veux pas entendre prononcer cette sentence, qui sera terrible. Je partirai plutôt en Hollande, maintenant ou jamais ! Ah, je ne puis avoir d'opinion, je ne puis songer autrement que ce bandit, cet assassin ! Nous verrons bien.

Il rentra chez lui, en proie à une forte fièvre.

Sur la table, deux lettres l'attendaient.

L'une était adressée par lui à Elsa et revenait non-décachetée.

— Oh, je l'ai mérité, murmura le malheureux.

Il ouvrit l'autre. Elle était du père de sa fiancée et contenait ces quelques phrases :

« Herder,

» Elsa m'a tout raconté. Je comprends sa fureur ; elle est femme et jalouse. Mais je comprends aussi que c'est la guerre, et cela excuse beaucoup. Écoute, mon garçon : ne perds pas courage ! Reviens à Aix avec la Croix de fer et j'arrangerai tout. Et, surtout, veille à ta santé.

Wolff. »

— C'est homme est aussi mauvais que moi, se dit Diedrich, en froissant la lettre et la jetant furieusement au feu. Mais demain, je partirai en Hollande.

Toute la nuit, il se tourna et retourna dans son lit, sans pouvoir s'endormir.

Finalement, l'aube jeta ses premières lueurs dans sa chambre.

— Petermann va me surveiller, pensa Diedrich.

Le moment était donc venu pour exécuter son dessein et partir pour la Hollande. Mais il trembla à l'idée que Petermann le surveillait peut-être. Toutes ses belles intentions s'évanouirent devant cette seule crainte. La poigne de fer de la discipline allemande l'emporta.

A huit heures et demie, Diedrich Herder attendait à l'entrée de la salle où se tiendrait le Conseil de guerre !

* * *

Après une nuit de bon repos, Gabrielle se réveilla de bonne heure, le matin du 3 mars.

— C'est donc aujourd'hui que je comparaitrai devant les juges allemands, devant ceux qui ne peuvent être nos juges, puisqu'ils sont nos oppresseurs. Ce matin, je devrai donc prouver à tout le monde mon amour et ma fidélité à ma Patrie.

Elle s'habilla calmement et pria longtemps et pieusement.

— Oh, mon Dieu, donnez-moi la force de persévérer jusqu'au bout et que mon courage puisse confondre les ennemis de la pauvre petite Belgique !

A sept heures, on lui apporta son déjeuner. Elle mangea comme d'habitude, puis, son repas terminé, elle s'agenouilla de nouveau devant le crucifix et pria jusqu'au moment où le cipier vint la prévenir qu'elle devait se préparer.

Une voiture cellulaire attendait dans la cour intérieure de la prison.

Le cœur léger, Gabrielle s'y installa.

— Quand elle reviendra, nous devons peut-être la porter dans sa cellule, dit à un compagnon le conducteur de la voiture. Qui sait quelle peine sévère elle recevra !

— Oui, peut-être la mort, lui répondit l'autre.

— Il paraît qu'elle ne veut pas parler. Or, à quoi cela sert-il que, si nous tenons celle-ci, les autres continuent?...

* * *

Pour que le lecteur puisse se rendre aisément compte de l'organisation de la « justice de campagne » allemande, nous empruntons ces quelques pages au livre de M^{me} Sadi Kirschen, auquel nous nous sommes déjà référés à plusieurs reprises au cours de cet ouvrage.

« Chose curieuse, dit M^{me} Kirschen, l'instruction des affaires sans gravité est faite à la Kommandantur par des juges d'instruction de métier, par des juristes. Par contre, les affaires politiques, qualifiées crimes, celles qui apparaissent d'une gravité exceptionnelle à l'ennemi, par exemple, les affaires d'espionnage et de recrutement,

sont instruites par la police secrète, dite police criminelle. Je pense qu'il répugne à des juristes de faire la cuisine déplaisante de la basse police, de recourir aux moyens douteux et aux manœuvres louches des gens sans scrupules que sont les policiers d'occasion. Si nous n'avons que trop vu déplorer et mépriser les agissements équivoques et ténébreux de ces agents secrets, le souci de la vérité nous oblige à dire que les chefs, sous les ordres desquels ils sont placés, et qui sont quelquefois des commissaires de police et même des avocats, se montrent souvent convenables, dans leurs rapports avec les défenseurs.

Pendant toute la période de l'instruction, l'inculpé ne peut recevoir qu'exceptionnellement des visites. C'est tout au plus si parfois nous obtenons des chefs de la police quelques lueurs vagues, quelques renseignements imprécis sur son cas. Ces chefs qualifient seuls le délit, rarement ils nous admettent à discuter avec eux la mise en liberté sous caution.

Nous pouvons uniquement écrire au prévenu qu'il sera défendu par nous. Il est autorisé à accuser réception de notre lettre, et il ne lui est pas défendu de nous remercier.

L'instruction est longue, minutieuse, pénible.

Nous avons dit plus haut les souffrances, les privations, les tortures morales par lesquelles passe un inculpé durant sa détention préventive. Nous ajoutons que quelquefois les souffrances physiques viennent compliquer l'état moral. Les exemples ne sont pas rares de détenus qui ont révélé à l'audience avoir été l'objet de sévices corporels graves au cours de leur emprisonnement.

Une affaire instruite par la Kommandantur va chez le commandant de la place, « Kommandantursgericht », si sa qualification n'entraîne qu'une peine que la loi permet à cet officier d'infliger. Si la qualification dépasse cette peine, l'affaire est communiquée à un auditeur du « Gouvernementsgericht ».

A Bruxelles, les audiences des tribunaux de campagne (Feldgericht) se tinrent d'abord rue Ducale, n° 61, dans l'ancienne maison du lieutenant général baron Donny, en face du Ministère de la justice. Plus tard, lorsqu'on réunit le « Gouvernementsgericht » du Brabant au « Gouvernementsgericht » de Bruxelles, les audiences se tinrent au n° 6 de la même rue, anciennement affecté aux bureaux du Département de la marine belge.

Ce local de fortune — le prétoire se trouvait au second étage — ne plaisait pas à l'auditeur Stæber : il le trouvait peu commode et peu fait pour inspirer le respect de la justice militaire.

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS